Un palais pour femmes avides de connaissances

Autor(en): **Progin Corti, Marainne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Ville de Fribourg : les fiches**

Band (Jahr): **- (2003)**

Heft 22

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1035937

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

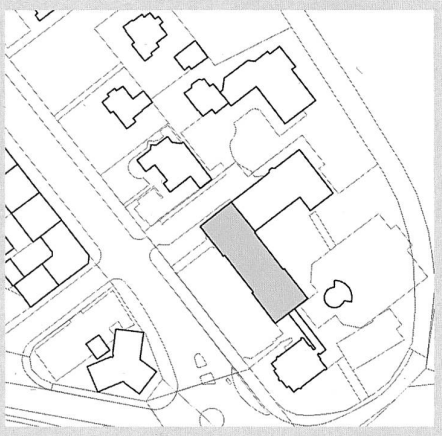
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN PALAIS POUR FEMMES AVIDES DE CONNAISSANCES

Marianne Progin Corti



«L'Institut des Hautes Etudes et l'Académie Ste-Croix seront des centres d'études universitaires féminines sérieux et notamment, des instituts de culture intellectuelle pour les aspirantes à l'enseignement supérieur féminin». Les catholiques suisses «fourniront la preuve que, dans la grave question de l'instruction de la femme, ils entendent rester à la hauteur du temps et ne se laisser dépasser par aucun rivaux»[1]. D'emblée le ton est donné. Dans les colonnes de La Liberté, l'inauguration du bâtiment destiné aux étudiantes de ce qui fut la première Université féminine de Suisse a valeur de manifeste. Se dressant aux confins de ce qui était alors la périphérie de la ville, dans un environnement industriel, voisinant les énormes stocks de bois de la scierie de Pérolles, faisant face au Casino-théâtre des Charmettes et à la fabrique de chocolat de Villars, le bâtiment construit sur les plans de l'architecte saint-gallois August Hardegger marquait l'entrée du boulevard de Pérolles. Il offrait d'ailleurs aux premières «universitaires»[2] un édifice bien plus emblématique que la faculté des Sciences avec son corps de bâtiment greffé sur une éphémère fabrique de wagons reconvertie en laboratoires. L'Académie Ste-Croix témoigne en outre de l'époque révolue des derniers Ordres bâtisseurs qui vit les Sœurs de Menzingen se lancer, avec le soutien des autorités civiles, dans la construction de pensionnats et d'instituts d'une ampleur étonnante. Reconverti en Cycle d'orientation, le bâtiment de l'Académie reste un des monuments significatifs de l'histoire des femmes à Fribourg.

L'Académie des femmes ne s'est pas installée dans le centre intellectuel de la ville, quelque part entre le Collège Saint-Michel et le couvent des Ursulines, mais à l'extrémité du boulevard de Pérolles, au bout d'une avenue bordée de terrains vagues débouchant sur un site industriel qui commençait à se développer autour de la Fabrique de chocolat et produits alimentaires de Villars fondée en 1901 : une terre d'espoir plutôt qu'un site chargé d'histoire. Le 8 mai 1903, le Schweizerischer Charitas Verein, dont le siège était à Lucerne et qui était représenté par les professeurs Joseph Beck et Frédéric Speiser, acquit, au nom de l'Institut de Menzingen[3], des terrains propriété de l'Etat – plus exactement de l'ancienne «Société générale suisse des Eaux et Forêts» de Guillaume Ritter –, pour y installer une haute école projetée depuis la fin du XIXe siècle. La parcelle de 10'331 m² fut cédée au prix de 5 fr. le m² pour les abords et de 15 fr. le m² pour le site construit, soit le prix du terrain industriel alors négocié aux Charmettes[4].

L'emplacement choisi faisait face aux bâtiments de la faculté des Sciences, fondée en 1896 mais réservée aux hommes. Il était séparé de la grande scierie de Pérolles par une parcelle où le comptable Paul Pasquier-Castella achevait l'une des résidences les plus huppées de la ville, la Villa Felix. Vis-à-vis, le Casino-théâtre des Charmettes marquait l'entrée d'un boulevard où se dressait une dizaine d'immeubles de rapport offrant des appartements d'un luxe inhabituel à Fribourg. A la même époque, l'établissement de l'Institut des Hautes Etudes et du Pensionnat Saint-Jean sur le plateau de Pérolles confirmait cependant déjà la vocation estudiantine du lieu[5], à proximité des nouvelles technologies implantées dans des usines modernes. Le choix des Sœurs de Menzingen, préférant au centre historique un quartier neuf pour l'unique Université féminine de Suisse, n'avait donc rien d'étonnant.

Le professeur Joseph Beck, titulaire de la chaire de théologie morale à l'Université de Fribourg,

Vue depuis le jardin, en 1907, avec la galerie ouverte du 2e étage (BCU Archives Médiacentre 93.5/143, carte postale, W. Stucke, Fribourg)

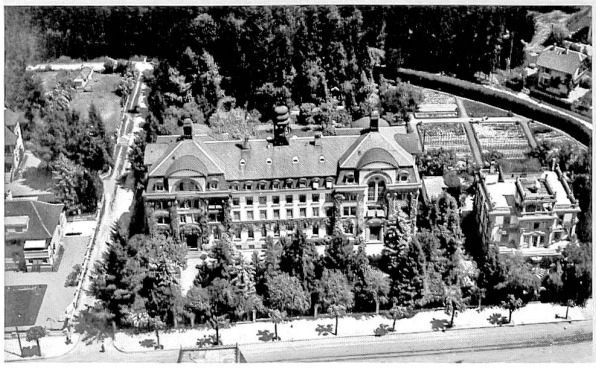
et sa sœur Maria Paula Beck, Supérieure des Sœurs de Menzingen depuis 1901, posèrent les premiers jalons de cette Académie. Ils furent soutenus par le Conseiller d'Etat Georges Python, directeur de l'Instruction publique, qui trouvait là une occasion d'assurer la formation féminine au sein de son grand dessein de «République chrétienne» sans charge pour l'Etat, puisque les futurs instituts seraient gérés par une congrégation religieuse.

Un monopole brisé

Dû à une initiative privée, le nouvel établissement scolaire ne fit pas l'objet d'un concours architectural comme on en avait alors pris l'habitude pour les écoles. Bien que Fribourg comptât alors des bureaux très expérimentés comme celui de Broillet et Wulffleff, installé à Pérolles, qui décrocha en 1904 le mandat de l'Institut des Hautes Etudes pour jeunes filles, la Villa des Fougères, ou celui de Léon Hertling, auteur du Casino-théâtre des Charmettes et du siège de la Banque de l'Etat de Fribourg, les Sœurs de Menzingen préférèrent s'adresser à leur propre architecte, le saint-gallois August Hardegger (1858-1927). Après des études à Stuttgart puis à Zurich auprès de Robert Weber, un élève de Semper, Hardegger avait ouvert son bureau à St-Gall et s'était fait une réputation comme constructeur d'églises – près d'une soixantaine d'édifices religieux à son catalogue! Il complètera d'ailleurs sa formation par des études en histoire de l'art couronnées par une thèse de doctorat, présentée à Fribourg en 1916, sur la Stiftskirche de St-Gall[6]. Membre du comité directeur de la Société suisse pour la conservation des monuments historiques, fondée en 1881, il fut en outre un pionnier de cette discipline en Suisse. Hardegger avait déjà travaillé pour les Sœurs de Menzingen: il avait transformé et reconstruit en 1895-1897 le couvent et l'Institut de Menzingen, puis donné les plans de divers instituts à Lugano, Bellinzone et Rorschach. En 1903, les Sœurs lui confièrent deux mandats conjoints dans le canton de Fribourg: la réalisation des plans de l'Institut Sainte-Croix à Bulle, pour la communauté installée dans le chef-lieu gruérien depuis 1899[7] et la réalisation des plans de l'Académie Sainte-Croix à Fribourg.

Mise en chantier au début de l'année 1904, l'Académie et sa chapelle encore sans décor furent bénites par Mgr Deruaz le 1er novembre 1904[8]. Le lendemain, 29 étudiantes y entrèrent, placées sous la houlette de Sœur Maria Martha Borsinger, la petite-fille semble-t-il du professeur Beck. Parmi les premières Fribourgeoises, on peut mentionner Anna Hug, fille du directeur de l'Orphelinat, plus tard elle-même enseignante de mathématiques et de physique

Vue aérienne du site du Gymnase cantonal des jeunes filles, avec l'Académie et la Villa Felix, construite pour le comptable Paul Pasquier, 1933 (Archiv Institut Menzingen, carte postale, Verlag O. Wyrsch, Krienz)



«Bibliothèque avec élèves de 7e», image tirée d'un album de «photos de classe», novembre 1934 (Archiv Institut Menzingen III.6/1, 175)

Répétition dans la salle de chant, avec chœur et orchestre, sous la baguette de Sr Clara Maria et Sr Valéria, novembre 1934 (Archiv Institut Menzingen III.6/1, 171)

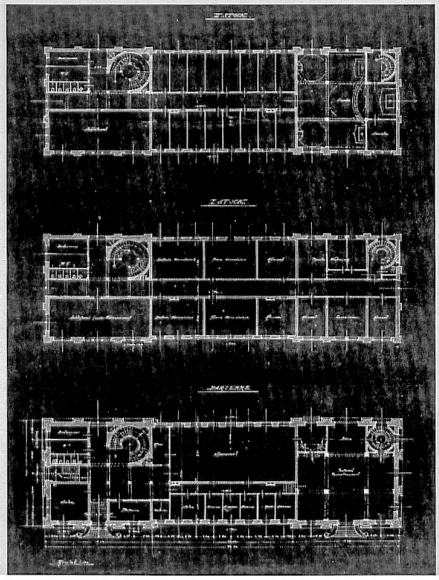
au Lycée des jeunes filles. Les cours furent interrompus par la Première Guerre Mondiale et les derniers examens furent organisés en 1919. Des 375 étudiantes et volontaires qui fréquentèrent l'Académie, 68 terminèrent leurs études avec un diplôme entre 1906 et 1914. Parmi les 31 étrangères inscrites, il y avait 23 Polonaises. Ce groupe comptait de nombreuses Sœurs de Menzingen qui enseignèrent plus tard dans le collège nouvellement fondé. En 1909, l'Académie avait en effet constitué un Gymnase cantonal bilingue pour jeunes filles, sous la direction des Sœurs de Menzingen. Depuis 1905 déjà, des femmes pouvaient en effet s'immatriculer à l'Université catholique, ce qui nécessitait une réorientation de l'Académie. Ayant dès lors le statut de collège, la vénérable institution s'est muée en Cycle d'orientation de Pérolles dès 1984, le bâtiment devenant alors propriété du Cercle du Cycle d'orientation Sarine-Campagne et Lac français.

Ne pas faire de l'ombre aux villas

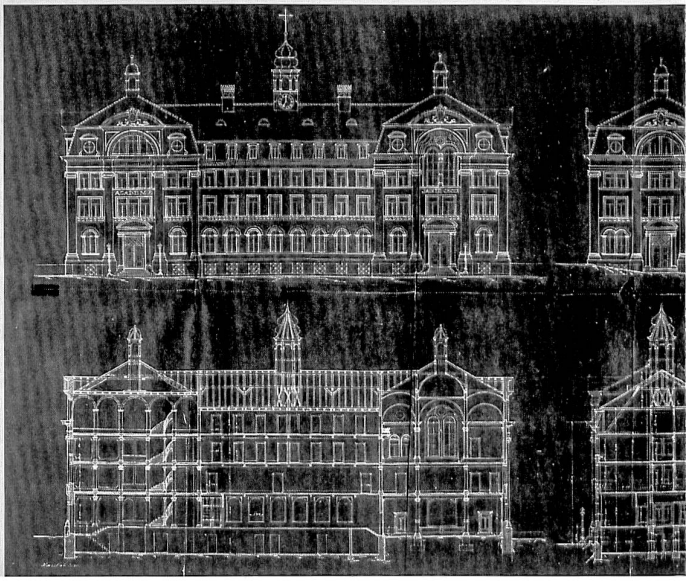
Le plan d'aménagement de Pérolles approuvé le 22 mars 1899 prévoyait un quartier de villas à l'extrémité sud-est du boulevard, depuis le terrain des Sœurs de l'Imprimerie Saint-Paul jusqu'à la grande scierie de Pérolles. La nouvelle Académie y dérogeait. Pour éviter qu'elle n'écrase par sa masse les futures villas, l'Etat exigea que la nouvelle construction soit implantée en retrait, renonçant du même coup au sacro-saint principe de l'alignement. Cette exigence contestée par l'architecte[9] fut cependant sanctionnée par le plan de quartier du 15 juin 1903. Alors qu'il dressait les plans du nouvel édifice, Hardegger choisit l'entrepeneur Adolphe Fischer-Reydellet pour les travaux de maçonnerie et de béton armé, le préférant à François Valenti et à Westermann. L'entrepreneur Antonini fut retenu pour les éléments en granit et Abbondio pour les travaux de pierre de taille.

Chapiteau composite de la stuc moulé

Plans du rez-de-chaussée, du 1er et du 2e étage, August Hardegger, 1904 (AEF)



Elévation principale sur le boulevard, élévation latérale du pavillon nord et coupes, Augu Hardegger, 1904 (AEF)



«Salle de gymnastique: heure de gymnastique des petites élèves alémaniques avec Sr Alice Beata» novembre 1934 (Archiv Institut Menzingen III.6/1, 181)

«Salle de classe n° 17, cours d'histoire naturelle des petites françaises avec Sr M. Gabriela», novembre 1934 (Archiv Institut Menzingen III.6/1, 172)

Un dénommé Sassi fut mandaté pour la direction des travaux. On pense cependant qu'Hardegger assura lui-même ce mandat. Parmi les ouvriers recrutés, d'aucuns ont prétendu qu'il se trouvait sur le chantier de l'Académie un certain Benito Mussolini[10].

Les plans du bâtiment, approuvés en 1904, reprennent le programme d'un pensionnat. Sur un niveau de cave, prévu pour le chauffage central, la cave à charbon et une cave à provisions d'un côté, les cuisines et des pièces de buanderie de l'autre, l'architecte proposa quatre niveaux – rez-de-chaussée, deux étages et un étage de combles. Le bâtiment était constitué d'un corps de bâtiment allongé à huit axes de fenêtres – dont l'axe central fut à peine suggéré par le clocheton de l'horloge –, flanqué de deux pseudo-pavillons d'angle symétriques dans-œuvre, de plan carré, définis par un ordre colossal ionique, avec axe central développé en fronton-pignon. Les pavillons d'entrée abritaient les pièces de réception et les «grandes salles». La salle à manger et les diverses salles de classe furent concentrées dans le volume central. L'architecte s'est subtilement adapté à la destination du quartier, proposant en fait deux pseudo-villas néo-renaissance à la française, symétriques, reliées par un corps de bâtiment.

Monumental, mais sans excès

La distribution du pavillon nord est assez étrange avec sa circulation verticale reportée dans l'angle sud-est, un escalier hélicoïdal certes très soigné mais désaxé et sans doute trop étriqué pour une telle fonction. L'entrée principale d'origine côté rue ouvre ainsi sur un vestibule limité, empiété par un salon, des locaux sanitaires et une loge de concierge. Les trois étages sont similaires avec dortoir et des toilettes avec salles de bains, séparés par un couloir transversal.

Le réfectoire, à l'enseigne de l'ordre et de la propreté. Située au centre du bâtiment, au rez-de-chaussée, la pièce est tournée sur le jardin (BCU Archives Médiacentre 964/52, carte postale)

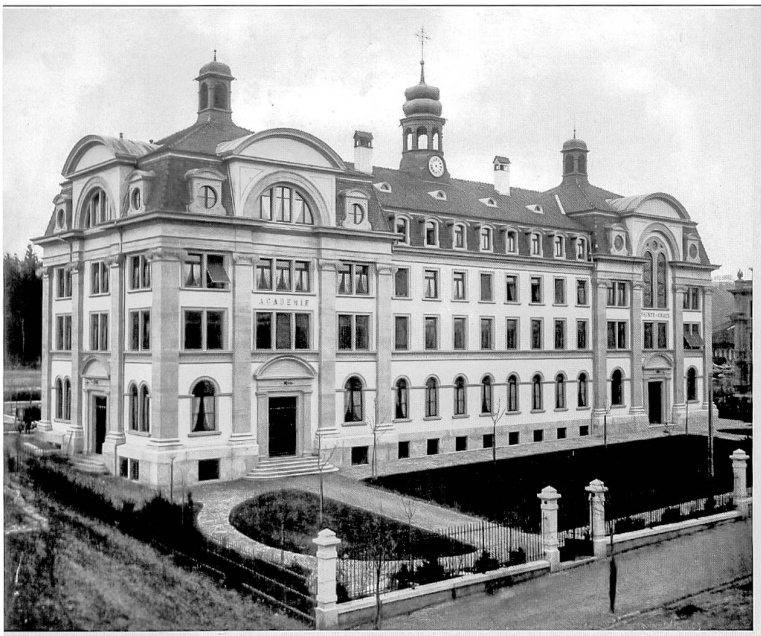
1 La Liberté, 25 septembre 1904, 2.

2 Marie Vögtlin, inscrite à l'Université de Zurich en 1868, fut la première femme universitaire de Suisse. A Fribourg, les femmes furent admises comme auditrices à partir de 1895.

3 Pour l'histoire des Sœurs de Menzingen, voir P. Rudolf HENGGELER O.S.B., Das Institut der Lehrschwestern vom Heiligen Kreuz in Menzingen (Kt. Zug), 1844-1944, Menzingen 1944. Cette communauté a rayonné dans tout le canton, s'installant à Neyruz en 1877, Farvagny en 1884, Prez-vers-Noréaz, Porsel et Siviriez en 1885, Cottens en 1886 (avec école ménagère fondée en 1901), Villarimboud, Promasens et Progens en 1886, Bonnefontaine, Delley et Ependes en 1889, Avry et Villaranon en 1890, Cugy et Morat en 1891, Broc en 1892 (puis en 1902 pour le Home des ouvrières de la Fabrique de chocolat Cailler) ainsi que La Tour-de-Trême en 1893. Ces premiers établissements furent suivis d'autres jusque dans le 1er quart du XXe siècle. En Singine, l'enseignement fut surtout assuré par les Sœurs d'Ingenbohl, communauté issue des Sœurs de Menzingen.

4 L'acte de vente est conservé dans les Archives du Collège Sainte-Croix à Fribourg, carton 2.

5 Dans les années 1900, de nombreux pensionnats privés furent fondés à Fribourg, souvent sous l'égide de congrégations fuyant la France anticléricale. Voir à ce sujet: Nicole JENNY, L'immigration des ordres et congrégations français dans le canton de Fribourg au début du XXe siècle, mémoire de licence non publ., Fribourg 1994. Outre l'Académie Sainte-Croix et les trois anciens Pensionnats du centre ville (Sainte-Ursule, Visitation Sainte-Marie et Providence), les femmes fréquentaient dans les années 1900 l'Institut des Hautes Etudes, l'Institut Normal catholique de la Villa Carmel, l'Institut Sainte Jeanne d'Arc, l'Institut international des demoiselles de la Chassotte et l'Institut pour Jeunes filles de la Villa Thérèse au Schönberg.



Vue générale du bâtiment peu après son achèvement, dossier de chantier de l'entreprise Fischer-Reydellet (ASBC, Photothèque, don Dupasquier, chef de chantier)

d'auditoires. Le 2e étage est divisé par une série de pièces correspondant à un axe de fenêtres, les chambres à coucher des sœurs et des pensionnaires, divisions répétées dans l'étage des combles qui abritait en outre une infirmerie.

Cette distribution très fonctionnelle suivait les schémas déjà éprouvés de l'architecture scolaire mais on reste surpris par la modestie des distributions là où l'on attend généralement de larges vestibules ouvrant sur d'amples escaliers, comme dans les écoles primaires de la ville. Le palais a des airs de couvent fait sur mesure pour des jeunes filles à qui l'on épargne les inconvenances et les excès de la rhétorique architecturale.

A l'autre extrémité, le pavillon sud est plus cohérent avec sa salle de fête au rez-de-chaussée (à l'emplacement de l'actuelle bibliothèque), son appartement du 1er étage réservé aux R.P. Romuald Banz et Ignatius Staub – futur abbé d'Einsiedeln – et sa chapelle de plan centré unissant le 2e étage et le niveau de combles. Un petit escalier hélicoïdal de service occupe l'angle sud-est.

Le corps central abrite au rez-de-chaussée le grand réfectoire donnant sur le jardin à l'arrière. A l'étage, de part et d'autre du grand corridor transversal, sont disposées symétriques et deux par deux, les salles de classe de l'Ecole d'enseignantes du degré supérieur, section francophone et section alémanique, suivies

Les transformations successives du bâtiment ont effacé peu à peu les aménagements d'origine dont il ne reste que quelques éléments, des portes notamment. L'escalier hélicoïdal aux marches en marbre et aux rampes et colonnes en fer forgé est le dernier lieu où l'on perçoit encore l'esprit du bâtiment initial. Aménagée dans l'ancienne salle de fêtes utilisée comme salle de gymnastique dès l'origine, la bibliothèque conserve encore quelques vestiges d'ornements en stucs, ultimes témoignages du soin apporté à la construction. Ailleurs, il ne reste rien qui puisse évoquer les anciennes salles de classe, les dortoirs et les chambres remplacés par des aménagements d'une banalité qui ne fait pas honneur à notre époque.

Contre-plongée sur l'escalier principal, dans le pavillon nord.
L'étroitesse des distributions tranche sur la monumentalité de l'immeuble confirmant l'ampleur du programme.

La cage d'escalier: marches en marbre de Carrare, colonnes et rampe en fer forgé.
Cet espace est l'un des rares à avoir conservé son aspect initial.

L'escalier de l'appartement des Pères, dans le pavillon sud, en 1936, avec sa rampe et son décor d'origine, Lincrusta et frise florale peinte au pochoir (BCU Archives Médiacentre 022/18, Fonds Benedikt Rast)